

Aussi bien n'essayerons-nous pas, dans ces quelques lignes, de marcher sur leurs brisées. Nous conduirons nos lecteurs sur la plate-forme qui s'élève à peu près à mi-hauteur, et nous les prierons de s'arrêter quelques instants devant les vénérables registres où la plupart des touristes tiennent à inscrire leurs noms. Les feuilleter, ces vieux volumes tout usés, tout maculés, c'est lire, si j'ose le dire, dans le cœur humain. Il s'y présente sous tous ses aspects, tour à tour sombre et gai, riant et mélancolique, poétique et d'une prose désespérante.

J'ai laissé courir mon esprit un peu au hasard, à travers ces pages où les noms les plus illustres s'étalent à côté des signatures les plus obscures : Victor Hugo (3 juillet 1837) à côté d'un marchand de briquets phosphoriques, et Lamartine à côté d'un mauvais plaisant qui, comme pour narguer le grand poète, fait rimer les deux lignes que voici :

A cette merveille de la terre,  
Le jus de la treuille je préfère.

J'ai parcouru de longues pages bien arides, mais non sans rencontrer bien des pensées honnêtes, pieuses, délicates, des fleurs écloses au milieu du désert. Je transcris ces trois vers signés de M. de Laprade :

Plus haut ! toujours plus haut ! à ces hauteurs sereines  
Où les doutes rongeurs, où les chants des sirènes,  
Où les rires moqueurs ne nous atteignent plus.

Sous la date du 26 août 1850, je lis quatre vers qui respirent une douce mélancolie :

De colline en colline au loin portant ma vue,  
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,  
Je parcours tous les points de l'immense étendue,  
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Voici quelques paroles, décourageantes d'abord, mais qui finissent par l'espoir :

En vain nous amoncellerons  
Pierre sur pierre et moellons sur moellons,  
Sophisme sur sophisme et raisons sur raisons,  
Nous ne pourrons jamais atteindre  
Jusqu'aux splendeurs du ciel, jusqu'à Dieu moins encor ;  
Mais cependant montons sans craindre ;  
Et approche, n'est-ce donc rien ?

La pièce de vers signée des initiales E. B. (7 juillet 1835) est malheureusement inachevée, ou plutôt une main barbare a arraché le feuillet de la fin ; telle qu'elle est, elle mérite néanmoins d'être reproduite :

Le beffroi de la tour vient de se mettre en jeu ;  
Il a tinté longtemps : c'était le couvre-feu.  
Dans les murs de Strasbourg, j'ai vu de proche en proche  
La lumière s'éteindre aux ordres de la cloche :  
Partout les habitants si vite la soufflaient,  
Qu'on eût dit voir au ciel étoiles qui filaient.  
Déjà l'on n'entend plus que les hiboux et dogues  
Se huchant et hurlant nocturnes dialogues.  
La nuit est devant moi ; dans ces obscurités,  
M'apparaissent des vœux par le vent emportés.  
J'interroge du ciel la justice suprême,  
Je descends dans mon cœur pour me juger moi-même.  
Tour à tour la nature et la divinité,  
L'homme et ses passions, l'amour et la beauté,  
De nos sociétés les ressorts politiques,  
D'un parti les méfaits, ses trahisons publiques,  
Les vices triomphants, les crimes des Césars,  
Les travaux du génie et les progrès des arts,  
Rèvelent à mes yeux leurs profondeurs sublimes.  
Je me plonge à loisir dans de vastes abîmes.  
Évoquant du passé l'utile souvenir,  
D'un regard inspiré je fixe l'avenir.

.....

Je citerai, pour finir, un morceau plus court, mais plus beau, je crois, que le précédent ; le sentiment religieux le plus pur s'y allie au plus pur esprit moderne. Il est signé :  
*Un religieux dominicain.*

Splendide monument, qui conserves la trace  
De la main du génie inspiré par la foi,  
Apprends donc à tous ceux qui se tournent vers toi  
Que les arts et la foi sont de la même race ;  
Que le Christ ne hait point tout ce qui nous séduit.  
Dis au siècle incertain qui cherche et qui s'agit :  
" Toute noble beauté devant qui l'on palpète,  
" Tout ce qu'on nomme grand... tout est venu de Lui."

Finissons là-dessus. Ah ! certainement, il y a dans le cœur humain bien des pensées basses, vulgaires et méchantes. Mais il y a autre chose. Il y a des voix célestes qui nous parlent de progrès, de pureté morale, d'une éternelle beauté. En tout homme il n'y a qu'à " gratter " la bête, le démon, pour trouver l'ange. — (*Magasin Pittoresque.*)

## SCIENCES.

### Les Ballons du Siège de Paris.

#### LES DEPECHEES MICROSCOPIQUES.

Le pigeon messenger ne peut être chargé que d'un poids très-minime, qui ne doit pas dépasser un gramme si l'on ne veut pas entraver la liberté de ses mouvements. Il est donc impossible au plus habile calligraphe d'écrire un grand nombre de dépêches sur une feuille de papier ne pesant que quelques décigrammes, et n'ayant par conséquent qu'une très-petite surface. Dès le commencement du siège de Paris, à l'époque des premiers départs aérostatiques, un éminent chimiste, M. Barreswill, avait eu l'idée de réduire par la photographie des dépêches qu'on aurait inscrites en nombre considérable sur une feuille de papier de grande dimension. On s'était rappelé à cette époque les résultats prodigieux obtenus lors de l'Exposition universelle de 1867, par M. Dagron, qui était parvenu à réduire les photographies-cartes des quatre cent cinquante députés au point de les faire tenir toutes ensemble sur une feuille de papier d'un millimètre de côté. Le positif de cette photographie microscopique était placé dans une petite luette que l'on pouvait porter en breloque, et à l'extrémité de laquelle un verre grossissant amplifiait l'image d'une manière assez considérable pour rendre reconnaissables les traits de tous les personnages photographiés. Cette invention, qui n'était alors considérée que comme un jouet, trouva pendant le siège une application dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance. C'est ainsi que dans l'ordre de la science il n'y a rien d'inutile ; chaque progrès, chaque perfectionnement apporté aux étonnantes découvertes modernes doit, tôt ou tard, amener quelque bien.

Un photographe de Tours, M. Blaise, dirigé par M. Barreswill, était déjà parvenu, dès les premiers jours d'octobre, à reproduire par la photographie deux pages d'imprimerie sur une mince feuille de papier, n'ayant que deux centimètres de hauteur sur deux centimètres de base. En dehors de l'inconvénient du poids, la finesse du texte était limitée par le grain et la pâte de papier. Ce résultat était cependant déjà d'une importance de premier ordre ; tandis que par toutes les méthodes typographiques les mieux organisées, on n'aurait pu inscrire que quelques phrases sur une feuille de papier aussi petite que celle dont nous venons de faire mention, la photographie y traçait un nombre de caractères assez considérable pour représenter la valeur du texte d'un de nos journaux quotidiens ; il suffisait d'armer son œil d'un microscope pour lire les dépêches, réduites à un tel point qu'elles étaient à peine visibles à la vue ordinaire.

Mais il allait appartenir à M. Dagron de perfectionner encore l'art des dépêches photographiques. Cet habile